

Paul Ardenne

On décèle également ce type de rapport actif, *last but not least*, dans le cas des œuvres voyant l'artiste recourir à l'endoscopie, un mode d'imagerie électronique à l'origine cantonné au domaine médical, endoscopie dont l'artiste use pour visiter un (ou son) corps. Là aussi, le corps que l'on parcourt en le filmant depuis l'intérieur se défie du statut d'objet, il est saisi par l'artiste comme un sujet, comme une matière dont l'on va jouer, avec laquelle il va falloir composer — plus justement dit, comme cette matière où accomplir l'équivalent d'un voyage. *Endoscopic art* : la destination que l'on prend, sans nul détour autre qu'à l'intérieur de nous, dans la viande même, c'est celle du corps appréhendé comme territoire physique, le corps-itinéraire.

Mise au point dans les dernières décennies du 20^e siècle, l'endoscopie permet, dit Jessica Vaturi, artiste qui l'utilisera elle-même pour certaines de ses réalisations plastiques, un "body art interne". Introduite à l'intérieur du corps, une minuscule caméra permet de scruter l'intérieur des conduits humains, une observation rapprochée et in situ permettant au médecin l'établissement de diagnostics plus fins que ceux issus de l'observation traditionnelle. Sans cesse améliorée par la technique (colorisation des tissus humains à l'iode et à l'acide acétique, distension des organes par injection de gaz inerte...), la vision intracorporelle est, par ce biais, rendue accessible à tout un chacun, à commencer par le patient, qui peut dorénavant "s'explorer" sous la conduite d'un praticien. Cette démocratisation du scopique permet l'exploitation artistique du procédé. La saisie nouvelle du corps, par rebond, fait émerger un nouvel univers plastique, une nouvelle représentation de nous-mêmes. Parfaitement inédite, celle-ci porte autrement plus loin que les effets de la vue en transparence propres à l'ancienne saisie radioscopique, tenant moins, elle, de la figure incarnée que du théâtre d'ombres ou de l'iconographie spectrale (la main baguée de Bertha Röntgen, première radioscopie de l'histoire, pour un spectacle des plus fantomatique¹). "Entre les valves et les cavités apparaît la beauté de l'espace intérieur, relève Vaturi, ses voies, ses grottes, ses couleurs, ses liqueurs, ses ruisseaux. La lumière froide de la caméra se réfléchit sur les parois humides et les bulles d'air²." S'il était resté jusqu'alors un mythe, apanage de la science-fiction et du cinéma d'animation (*Tron*, des studios Disney, en 1983, pour les plus réussies d'entre les reconstitutions de nos entrailles), le voyage à l'intérieur du corps devient une formule logique d'écriture de la corporéité humaine. La plastique du dedans, en l'espèce, prolonge celle du dehors. Le corps ? Une formule continue, depuis l'atome qui le constitue en tant que matière jusqu'au paraître qui le restitue en tant que forme.

¹ Le 22 décembre 1895, Wilhelm Conrad Röntgen réalise la première photographie grâce aux rayons X ("rayons de nature inconnue"). On y voit les ombres des os d'une des mains de son épouse, Bertha Röntgen. Sur cette affaire — et ainsi de suite —, on lira le très beau texte de Jean Godin, "Une photographie accidentelle", in *La Passion de la victime*, coll. sous la direction de Bruno Wajskop, éditions QUE, 2003, p. 61-69. J. Godin : "J'ai regardé longtemps la photographie [conservée au Deutsches Museum de Munich] de l'ombre des os de la main de madame Röntgen. Elle semblait n'être qu'un élégant reflet de son corps. La bague indiquait que cette main, libre en apparence, était cependant liée par un serment amoureux, tandis que l'effraction intime — l'ombre intérieure — exposait la nature du serment. Cette main semblait vulnérable... Et la bague donnait à cette vulnérabilité une force mêlée de douceur, qui laissait une étrange impression de bonheur" (p. 65). Où l'on semble très loin de l'incarnation...

² Jessica Vaturi, notice de présentation de l'œuvre *Being Space*, In vivo (projet), 2002.

Odyssées du dedans (une géologie)

Il est temps de relever combien art et géologie font parfois bon ménage. Travaillant, en chair ou en figure, à l'ouverture du corps, l'artiste se mue en géologue, en prospecteur du dessous. L'art classique aima-t-il plus que tout les enveloppes, le lisse des surfaces corporelles gonflant sur le muscle, la chair rendue prisonnière de la peau ? L'art de l' " ouvert ", lui, va préférant les strates, les cavités, les anfractuosités de la matière corporelle. Cet art-là est par essence *réaliste*, autant que sait l'être la géologie. Science du minéral et de son organisation, la géologie ne veut dire que la vérité des matières, cette vérité serait-elle celle d'un monde non vu, d'un caché. Rien ne bouge autour de nous, en cette calme matinée d'automne ? Sous la croûte terrestre s'ébroue pourtant toute une géomorphose — un monde régi par des forces colossales, que bouscule le métamorphisme intégral, soumis à l'empire d'un temps qui le modifie en permanence, sédimentant ici, effondrant là, liquéfiant autre part. Parcourir le corps, analogiquement, c'est se porter dans ces zones qu'aiment entre toutes les géologues, zones des rifts, des dorsales, des volcans, ces défauts de la couture terrestre par où le dessous fuit, et où le temps consacre un régime d'instabilité chronique : plaques soumises à la tectonique, laves propulsées depuis l'asthénosphère (le dedans, liquide) et venant modifier le manteau lithosphérique (le dehors, solide). Tout ce qui se passe ou à peu près, aussi, en nous-mêmes — poussées, concassages, échanges de substances ou leur élimination brutale ou sophistiquée... —, au rythme de ce flux continu que la vie imprime à notre matière pour lui autoriser de se continuer. L'*endoscopic art* ? L'accès au siège même de l'énergie corporelle, l'introduction au sein de son mouvement, de sa mécanique propres.

In Vivo 1 Huit femmes, puis *In Vivo 2 Huit femmes* (2002-2003), par Jessica Vaturi : deux courts métrages vidéo de dix minutes chacun, réalisés à partir d'archives hystéroscopiques³. " Huit femmes, sous réserve d'anonymat, m'ont autorisée à disposer de leur examen hystéroscopique, raconte Vaturi. Chacune a suivi en temps réel, sur l'écran, la pénétration de la caméra par les voies naturelles, dans une succession de mouvements rapides et précis. Les regards simultanés du médecin et de sa patiente ont scruté ensemble l'intérieur du corps vivant. J'ai choisi de supprimer le symptôme pathologique pour ne garder que le cheminement, étonnant et merveilleux⁴. " Deux films sur un parcours géologique, donc : la traversée puis l'examen interne d'un utérus sur le mode du carottage puis de la fouille, du dehors vers le dedans puis du dedans vers et à l'intérieur de lui-même, comme le réclame l'exploration. *In Vivo 1...*, *In Vivo 2...*, au sens strict, sont des readymades : un document banal, emprunté à l'univers de la clinique, est translaté dans le champ artistique. Au-delà de la spécification documentaire, ces deux " réalisations " se qualifient aussi comme des témoignages intimes : l'attestation, chez les patientes qui consultent et se laissent visiter par l'endoscope, d'un risque de maladie, voire d'une maladie en cours affectant leur matrice — histoire de corps qui se dégradent, citation biaisée de la souffrance, de l'angoisse de mort. Encore : il en va là, sans nul doute, d'une création d'essence métonymique où le corps, approché par un de ses fragments, est cité pourtant de manière éclatante, le lieu visité par la caméra endoscopique étant de manière aussi significative que symbolique l'utérus, *locus* de la fabrication du corps humain, cet " habitat premier ", dit Jessica Vaturi, " lieu-maison " de la séminalité et des commencements de la vie. Nous introduisant, avec *In Vivo*, dans la matrice, Vaturi nous fait suivre en somme le même chemin que celui que Niki de Saint-Phalle, avec sa Hon, nous invitait à emprunter et éprouver, mais alors la fiction en moins, étant bien entendu que nous entrons cette fois dans la matrice d'une femme pour l'explorer, dira-t-on, *d'un œil charnel*. Ces deux brèves vidéos, enfin, sont des tableaux vivants, il s'agit bien aussi par leur truchement, relève l'artiste, de " suggérer modestement la dimension esthétique et poétique de l'image organique " ⁵.

³ Ces deux œuvres ont été exposées, en boucle, lors de plusieurs expositions : Being Time-Being Space, galerie Avivson, Marseille, 2002 ; Eva, Venus, Madonna, Maasmechelen (Belgique), 2002 ; Haifa International Installation Triennial, Musée de Haifa (Israël), 2003.

⁴ Jessica Vaturi, idem.

⁵ L'art de Vaturi, que fascine l' " ouvert " multiplie les citations à l'intérieur du corps (superpositions de figures et de planches de la Fabrica de Vésale) et, analogiquement, à ce qui est " dessous " : l'artiste, lors de la Nuit Blanche 2003, à Paris, projette en public, sur la façade de l'Hôtel-Dieu, les vidéo simultanées d'une endoscopie et du déplacement d'une voiture du métro parisien dans sa gaine de circulation.